

AOÛT 1942. SIX ENFANTS TROUVENT REFUGE LÀ OÙ PERSONNE NE LES CHERCHE...

# COEURS VAILLANTS

ANNE KALICKY



AU CINÉMA  
UN FILM DE MONA ACHACHE

Flammarion jeunesse





# A

u cœur de la Seconde Guerre mondiale, six enfants juifs fuient Paris et trouvent refuge au château de Chambord. Cachés au milieu des œuvres d'art puis dans l'épaisse forêt du parc, Léon, Henriette, Josef, Clara, Jacques et Hannah savourent le peu de liberté qui leur est accordé. Malgré la faim et la peur, la vie d'enfant reprend ses droits...

À cœurs vaillants, rien d'impossible !

Crédits photographiques : © Les Films du Cap

les films du Cap



9 782080 272997

Flammarion jeunesse

[www.flammarion-jeunesse.fr](http://www.flammarion-jeunesse.fr)

ISBN : 978-2-0802-7299-7

PRIX FRANCE **12 €**

**COEURS  
VAILLANTS**



# COEURS VAILLANTS

ANNE KALICKY

Flammarion jeunesse

Récit tiré du film de Mona Achache

Scénario de Christophe Offenstein, Anne Berest, Jean Cottin,  
Valérie Zenatti et Mona Achache

Avec Camille Cottin, Maé Roudet-Rubens, Léo Riehl

Ferdinand Redouloux, Lilas-Rose Gilberti,

Asia Suissa-Fuller, Luka Haggège, Félix Nicolas

Avec la participation de Swann Arlaud

Une production Les Films Du Cap, en coproduction

avec Orson Films et Scope Pictures

Avec la participation de Canal+ et Ciné +

En association avec Cinécap 4, Sofitvcine 8 et Musinvest

Avec la participation du Domaine national de Chambord

Distribution France BAC FILMS

Ventes internationales : OTHER ANGLES PICTURES

© Les Films Du Cap

les films du Cap

© Flammarion, 2022

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0802-8211-8

# PROLOGUE



*Paris, juillet 1942*

Ce n'était pas la première rafle. Il y avait eu celle du « billet vert » le 14 mai 1941. Rafle... Était-ce le mot juste quand on sait que les victimes avaient cru à une formalité en répondant à une simple convocation ? Pourtant si, c'était une des premières vagues d'arrestations massives de Juifs sous le régime de Vichy. Ils avaient d'abord été recensés sur ordre des Allemands avant de recevoir le fameux billet vert. Obéissants, résignés, ils y étaient allés et avaient aussitôt été arrêtés, puis déportés vers les camps d'internement du Loiret.

Mais en ce mois de juillet 1942, c'est encore pire ! Dès juin, l'opération « Vent printanier » a été planifiée par la préfecture de police à Paris, à l'initiative des autorités nazies : une rafle des Juifs en France, aux Pays-Bas et en Belgique, pays occupés par l'Allemagne.

Les 16 et 17 juillet 1942, à 4 heures du matin, des hommes, des femmes et des enfants sont arrêtés, en tout 13 152 Juifs. Une partie est emmenée dans le camp de Drancy, l'autre transportée en bus vers le Vélodrome d'Hiver, un stade situé dans le 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Ils y sont détenus pendant cinq jours avant leur transfert vers des camps de transit, puis leur déportation dans des camps d'extermination. Cinq jours d'enfer, entassés, sans couchage ni nourriture, avec un seul point d'eau potable, des toilettes bouchées et inaccessibles, dans une chaleur étouffante, une odeur infecte et un bruit assourdissant de cris et d'appels dans les haut-parleurs. Certains n'y résistent pas et préfèrent se donner la mort, d'autres tentent de fuir mais sont aussitôt abattus par les gardiens. Beaucoup doivent abandonner leurs enfants qui parviennent à s'échapper. Livrés à eux-mêmes, désemparés, les enfants sont alors secourus par des organisations comme

l'OSE<sup>1</sup> et le comité Amelot. Mais après ces rafles dites du « Vél'd'Hiv », l'activité clandestine de la rue Amelot se trouve confrontée à des problèmes d'une urgence imprévue : en plus de continuer à aider les personnes internées au Vélodrome d'Hiver, le comité doit secourir ceux qui, ayant réussi à échapper aux rafles, se cachent, et leur trouver des filières de passage en zone libre. Le sauvetage et le convoyage des enfants, restés sans famille, vers la ligne de démarcation est la priorité de ces organisations.

\* \* \*

*Paris, août 1942*

C'est comme ça qu'elle attend, entre les murs du Louvre, une cigarette fumante aux lèvres. La nuit est déjà très avancée mais pas question de fermer l'œil. Toutes les caisses ont été remplies et scellées, prêtes à être emportées. Il n'y a plus qu'à guetter l'arrivée d'un dernier chargement, sans doute le plus précieux de tous. Les vies humaines n'ont pas de prix. L'OSE, Amelot... Ils l'ont contactée il y a quelques

---

1. Œuvre de secours aux enfants.

jours à peine, par un message codé en morse qu'ils avaient glissé dans le guidon de son vélo. Ils l'ont choisie elle car, en tant que conservatrice auprès des musées nationaux, faisant régulièrement la liaison entre Paris et Chambord pour protéger et stocker les œuvres d'art dans le château, elle n'éveillera pas les soupçons. Et de toute façon, elle est avec eux, avec elle, la Résistance.

Elle jette des coups d'œil répétés à sa montre : cinq heures du matin. Dehors, le soleil ne va plus tarder à pointer son nez. « Mais qu'est-ce qu'ils font, nom de Dieu ? » s'impatiente-t-elle, inquiète. Et si ce dernier chargement n'arrivait jamais ? Et s'ils étaient tous découverts ?

## CHAPITRE 1

# LOIN DE TOUT, À L'ABRI DE LA GUERRE



Malgré l'aube naissante, il fait encore sombre et la chaleur est écrasante.

Dans la cour d'un hôtel particulier, des bruits de chargement résonnent, les portes d'un camion claquent et le ciel se fend régulièrement du vrombissement des réacteurs d'un avion de guerre. Par l'interstice de deux planches en bois, plusieurs paires d'yeux observent la silhouette d'une femme mince à l'allure sévère, les cheveux roulés dans un chignon bas, vêtue d'un tailleur austère gris, qui nerveusement, fume une cigarette près d'une remorque. Dedans sont empilées des dizaines de grandes caisses et de tableaux soigneusement emballés

que des hommes entourent de bâches et de cordes avant de rabattre les hayons. La femme grimpe à l'avant, à la place du passager. Les camions s'ébranlent. Le convoi se met en route, traverse le pont des Arts et, dans l'interstice toujours, s'éloignent les guichets du Louvre, les réverbères, les beaux immeubles haussmanniens en pierre de taille et les rues de Paris.

Les caisses bringuebalées cachent six enfants juifs recroquevillés et serrés les uns contre les autres.

Contraints au silence, ils aperçoivent maintenant les rayons du soleil qui transpercent les arbres. Ils filent à travers une forêt, sur une route de campagne. Le paysage oscille entre lumière et pénombre. Le vacarme est assourdissant et la sueur perle à leurs visages.

— J'étouffe ! dit l'un d'eux. On n'est pas des animaux quand même !

— Reste tranquille ! murmure un autre à la voix plus grave. On va bientôt sortir.

Les enfants commencent à se chamailler. Le plus âgé leur demande de se taire. Dans une seconde caisse, une petite voix chuchote :

— Elle est où, ma sœur ? On a promis à Maman qu'on resterait toujours ensemble.

— On va la retrouver, t'inquiète pas, répond une autre voix.

Après encore deux heures de voyage éreintant, les camions ralentissent enfin et passent la grille d'entrée d'un parc immense. Des avis écrits en français et en allemand interdisant l'accès au lieu sont placardés sur un pilier. Coup de klaxon. Un homme qui semble être le gardien surgit et se dirige vers la porte passagère d'un des camions. Les enfants tendent l'oreille.

— Personne n'a prévenu de votre arrivée !

— Ça m'étonne ! répond une voix au timbre féminin. J'étais annoncée pourtant.

Sans doute la femme à la cigarette. Elle lui tend une liasse de papiers à en-tête de la Société des amis du Louvre.

— Monsieur est au courant ? demande le gardien, méfiant, tout en parcourant les papiers.

— Évidemment !

Perplexe, le gardien vérifie la cargaison. Il contourne les véhicules, puis soulève les bâches à l'arrière. Sans un mot, il finit par ouvrir en grand la grille du parc pour laisser entrer les visiteurs. Au bout d'un moment, les camions freinent brutalement et s'arrêtent dans la cour pavée d'un château. Sous le choc de cet arrêt

brutal, les caisses valdinguent. Les enfants se mordent les lèvres pour ne pas crier. Les manutentionnaires déchargent sans tarder tandis que la femme à la cigarette sort de l'un des véhicules pour être accueillie précipitamment par Pierre, un homme grand, mince, au visage anguleux et aux cheveux grisonnants.

— Rose, qu'est-ce que vous faites là ? On avait dit que c'était terminé.

— Pour vous peut-être, mais à Paris, les Allemands sont partout !

— En tant que conservateur du château, laissez-moi vous dire que vous me faites prendre trop de risques en apportant des œuvres privées.

— Et moi, en tant que conservatrice responsable des œuvres, je n'ai pas l'impression que vous manquez de place ici pourtant, répond Rose en s'allumant une cigarette. Et puis, ça reste des œuvres à protéger... d'où qu'elles proviennent !

L'argument fait mouche et les caisses, estampillées « Musées nationaux – Fragile », sont déplacées, puis empilées dans le hall magistral du donjon où se déroule un magnifique escalier central à double révolution qui part en direction des étages. Prouesse architecturale, cet escalier

invite habituellement à une mise en scène amusante : deux personnes qui empruntent chacune l'une des rampes peuvent se voir par les fenêtres du noyau mais ne se rencontrent jamais. Les visiteurs du château s'en sont régalés au cours des siècles mais là, l'heure n'est pas vraiment au jeu. Des voix s'entrechoquent. Ballottés dans ces caisses, les enfants patientent et attendent le signal. Ils devinent qu'ils entrent dans une grande salle et entendent Rose donner ses dernières instructions :

— Posez les caisses ici, merci.

Les manutentionnaires s'exécutent, soulagés de se défaire de ces lourdes charges qu'ils entreposent au fond de la pièce. À l'intérieur, les enfants se cramponnent aux parois, le souffle court et le cœur battant.

— Il est tard, vous pouvez partir. Je fais une dernière vérification et je ferme, dit encore Rose aux manutentionnaires, pressée de débarrasser les lieux de leur présence.

Ils sortent sans se faire prier et Rose referme la porte discrètement derrière eux non sans avoir jeté un dernier coup d'œil à l'extérieur. C'est bon, il n'y a plus personne. Elle s'empare d'un pied de biche et ouvre rapidement les deux caisses qui renferment les enfants.

— Sortez sans faire de bruit, leur demande-t-elle.

Leurs corps douloureux se déplient en silence. Les regards qui percent leurs visages luisants se croisent et se détaillent des pieds à la tête. Cachés dans les caisses en pleine nuit, ils n'ont pas eu le temps de voir à quoi chacun ressemblait. Il y a des petits et des grands. Ce sont des enfants de tous les horizons entraînés vers un même destin. Ils s'appellent Jacques, Hannah, Clara, Josef... L'aîné du groupe, Jacques, est grand et mince. Il a des lunettes et de belles boucles de jais encadrent son visage. Longiligne, le pantalon retenu par des bretelles, il a l'air d'un adolescent maladroit et dégingandé. Hannah porte ses cheveux blond vénitien coiffés en chignon. De grands yeux bleus et des lèvres fines percent son visage. Elle est vêtue d'une chemise à manches courtes et d'une jupe écossaise. Dans sa robe d'été orange, Clara a les cheveux très longs et lâchés. Son regard clair est marqué par la tristesse. On devine son caractère réservé et rêveur. Josef a les cheveux châtain foncé, ondulés et en bataille. Il porte encore son pyjama rayé, ses chaussons et sa robe de chambre bleue qu'il avait enfilés la nuit où il a dû fuir juste avant la rafle. Ça lui donne une

drôle d'allure, presque celle d'un clown. Enfin, il y a Léon et Henriette, les plus jeunes de la bande. Ses cheveux bruns retenus dans une grande tresse, la fillette a des petits yeux en amande et le visage rond tandis que Léon a les cheveux plus clairs et un regard très malicieux. Ces deux-là sont frère et sœur et aussitôt qu'ils se voient, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Des larmes perlent au coin de leurs yeux.

— Je te promets, c'est la dernière fois qu'on nous sépare, dit Léon à Henriette tandis que Josef demande :

— On est où ?

À son tour, désemparée et maladroite, car elle a peu l'habitude de s'occuper d'enfants, Rose les dévisage tous les six alignés devant elle comme pour vérifier qu'ils sont bien là, sains et saufs.

— On est au château de Chambord, leur répond-elle.

Chambord... Le xvi<sup>e</sup> siècle et la Renaissance... La demeure des rois de France depuis François I<sup>er</sup>. Les plus âgés, qui ont étudié les châteaux de la Loire lors de leurs cours d'histoire, connaissent son nom. Tous sont à la fois inquiets et émerveillés à l'idée de se trouver dans une résidence royale.

— On est en zone libre ? demande Henriette, la plus jeune.

— Non, pas encore, vous y serez demain, précise Rose en hochant la tête comme pour se convaincre elle-même que son plan allait fonctionner et qu'ils y parviendraient vite.

Elle distribue une gourde remplie d'eau et quelques pommes à Jacques, l'aîné, le désignant ainsi responsable du groupe. Peinant à trouver les bons mots pour s'adresser aux enfants, elle prend des airs de maîtresse d'école un peu stricte :

— Cette nuit vous allez rester bien sagement ici, dormir et reprendre des forces ! Compris ? Et surtout, pas un bruit, chuchote-t-elle avant de faire mine de partir.

Devant cette Mary Poppins assez sévère, les enfants acquiescent sagement.

— Pardon madame, mais... interrompt soudain Clara. J'ai très envie de faire pipi !

— Moi aussi ! ajoutent Léon et Henriette d'une même voix.

Tous lèvent l'index, comme pour prendre la parole en classe. Rose hésite, elle n'avait pas pensé à ça. Elle réfléchit, puis tourne la tête et pointe un seau dans un coin de la pièce.

— Voilà, prenez ça !

Tout à coup, alors que Léon apporte le seau à sa sœur, Pierre fait irruption dans la pièce et reste abasourdi en voyant tous ces enfants agglutinés autour de Rose. Il marque une courte pause réprobatrice avant de faire demi-tour en claquant la porte. Même s'il n'approuve pas, il ne dira rien.

— Je compte sur vous : personne ne sort d'ici... Bon, à demain, leur dit Rose avant de tourner des talons.

\* \* \*

La nuit tombe sur Chambord, et un orage d'été se met à gronder au loin. Bientôt, une pluie violente s'abat sur les vitres. Les éclairs illuminent en rafales et par intermittence les salles vides et les couloirs mystérieux du château. Assis en tailleur et en rond, les enfants se sont regroupés derrière les grandes caisses en bois qui forment un mur protecteur. Ils partagent les vivres laissés par Rose.

Clara s'est mise à l'écart, sous une fenêtre fermée par des volets en bois. Elle griffonne dans un vieux cahier d'écolier qui lui sert de journal intime. Au coup de tonnerre suivant, Henriette et Léon se réfugient entre les deux